Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Olivier Schloesing - Souvenirs de Ribbesford

La promotion Fezzan-Tunisie

A l'École des Cadets

L'histoire de l'École des Cadets de la France Libre, et ses avatars successifs, ont été racontés par ailleurs[1].L'école que je rejoignis (après avoir signé, le 27 juillet 42, un engagement "pour la durée de la guerre" dans les Forces Françaises Libres) était installée au manoir de Ribbesford , près du village de Bewdley, dans la vallée de la Severn, dans les Midlands (plus exactement le Worcestershire). L'encadrement était spartiate et les effectifs réduits:

Le commandant de l'école, déjà capitaine et bientôt commandant, était arrivé à Londres venant de Kaboul où il était proviseur ou directeur du lycée français. Beaudouin, de petite taille et se tenant très droit, a merveilleusement dirigé la métamorphose d'un camp de gamins impatients en école militaire, lui-même évoluant de pédagogue en Commandant. En 1942, au milieu du gué, il nous donnait des "conférences" d'histoire et prenait en charge une bonne part des éléments de culture générale qu'il fallait dispenser à ces futurs officiers qui avaient, pour beaucoup, quitté le lycée un peu tôt.

Son adjoint, le lieutenant de Cabrol, était un grand et distingué cavalier sorti de Saumur. (Képi bleu ciel à fond rouge). Faute de chevaux, nous le connaissions surtout comme entraîneur intrépide des sorties, très prisées, en moto à travers bois, landes et sablières. Il y avait une dizaine de motos (Matchless 350 cc), un side-car, et la BSA 500cc dite "du Capitaine" que j'ai eu, plus tard, l'insigne honneur de chevaucher, pour le ravitaillement périodique en essence à la pompe du village. Mme de Cabrol, grande britannique, avait je crois le rôle de maîtresse de maison, les Anglais l'aurait affublé du titre de "Matron". Elle avait une fille "Dawn" qui apparaissait lors de ses vacances universitaires et dont on peut assurer qu'elle a du faire rêver plus d'un cadet.

Le responsable de la formation militaire était connu comme Capitaine de la Joncière ou sous le sobriquet de "Toto" (de son vrai nom de la Judie). Petit, cambré, sorti de Saint Cyr, et "chasseur" il se donnait pour mission de faire de nous des vrais officiers français, avec les traditions, le vocabulaire, la discipline... et le métier nécessaires.

Ce trio du sommet coiffait un personnel très composite. Un ingénieur de chez Citroën nous enseignait, en blouse grise, des rudiments de mécanique, la conduite auto, et... les maths. Un hongrois (ou russe?) des rudiments de radiotélégraphie, un sergent anglais (Fox) nous faisaient faire 45 minutes de P.T. (= Physical Training) tous les matins, ponctuées d'onomatopées bizarres. Un sergent français était notre instructeur d'armement (mortier de 8 et de 2 pouces, mitrailleuses Hotchkiss et Lewis, F.M.24/29 et Bren, mousqueton français, fusil 36, et fusil anglais....) plus quelques volontaires françaises, chauffeurs de service, et une canadienne, fille d'ambassadeur, chauffeur du commandant, sans oublier le clairon Clinckemaille.

Mais cet encadrement encadrait surtout les deux pelotons d'une vingtaine d'hommes chacun. Le second commandé par l'aspirant Taravel regroupait les cadets des Cadets, en attente d'avoir 18 ans, et les nouveaux arrivants comme moi. En quatre ou cinq mois, nous devenions des soldats, fantassins

[1] Voir notamment le premier tome de l"Ecole des cadet" d'André Casalis Ed Lavauzelle 1993

s'entends, capables plus ou moins de simuler la fonction de voltigeur, ou de mitrailleur, ou même de caporal ou de chef de groupe, et de montrer notre aptitude à "utiliser le terrain". C'est primordial.

Le premier peloton était la raison d'être de l'école, peloton d'élèves-officiers, préparant, pour ceux qui sortaient avec succès du second peloton, l'examen au terme duquel on obtenait, ou non, sa ficelle d'aspirant.

C'est ce premier peloton, commandé par l'aspirant Fèvre, puis ensuite par le lieutenant Chambon, qui justifiait l'appellation anglaise de l'école "Free French O.C.T.U. (Officers Cadet Training Unit) et nous faisait porter sur nos Battle Dress une mince fourragère blanche à l'épaule.

A part l'entraînement théorique et pratique quotidien, les deux pelotons participaient à des "shows" plus ambitieux, soit grandes manœuvres combinées avec les territoriaux et la Home-Guard de la région, soit défilés et prises d'armes des grands jours. Pour ces derniers, nous abandonnions le Battle Dress habituel pour revêtir nos grandes tenues de Chasseur alpin (vestes bleu foncé, culottes bleues, ceinturon et cartouchières français et ... bandes molletières et, bien sûr, grand béret penché vers la gauche.

Cet habillement traditionnel français, était hérité des stocks restés en Angleterre à la suite des opérations alliées en Norvège en avril 1940 (Narvik et Trondheim), qui avaient tourné court après quelques succès initiaux. Hérités de même origine les mousquetons, et autres armes françaises et les quelques pick-up bâchés 402 Peugeot dont l'école était dotée.

"DO YOU KNOW WHAT "MERDE" MEANS "

Il y avait près de Stourport un grand dépôt de munitions et d'armement que l'on donna pour objectif au free french OCTU, figurant un attaquant ennemi, alors que la Home Guard avait été appelée en renfort des militaires de la garde habituelle, cela devait être un samedi, pour sauver le dépôt de toute intrusion et destruction. Les pauvres volontaires ont attendus, toute la journée, anxieux, à tous les carrefours des routes environnantes; mais rien… toujours rien,

La Joncière, digne émule d'un patron de commando du Western Desert a fait embarquer ses deux sections sur les 402 et leur a fait faire un grand circuit éloigné de l'objectif, puis débarquer à plusieurs kilomètres de celui-ci, puis progresser de nuit en silence à travers taillis et ravins jusqu'à aboutir au très petit matin à la triple barrière de barbelés ceinturant le dépôt au-dessus de la rivière. Quelques coups de cisaille et le "Commando de pointe" pénétrait dans le dépôt et y faisait péter quelques pétards, agrémentés de "grenades" de plâtres à l'intention des défenseurs accourus affolés.

Comme il est d'usage, il a fallu arrêter à grand peine les combattants qui se prenaient un peu trop au sérieux; un cadet a été un peu amoché et c'est, je crois, ce qui a provoqué cette réplique digne de Cambronne lancée par notre vaillant capitaine avec un fort accent français au colonel anglais chargé d'arbitrer la manœuvre, qui lui reprochait notre excessive furia francese.

"VIVE LA FRANCE"

C'était peut-être le 11 novembre. Nous défilions à Kidderminster, en tenue de chasseurs", à la suite de divers détachements britanniques. La Joncière nous a fait marquer le pas, à l'entrée de la place

principale où se situait la tribune des officiels, y compris le commandant Beaudouin. Pour mieux s'élancer ensuite au "pas de chasseur", même si la fanfare n'avait pas le bon tempo,

Et c'est un autre colonel anglais, ou "Brigadier", sans doute retraité, sans doute ancien combattant de 14-18, qui a lancé, à notre passage, avec un fort accent anglais, ce cri du cœur. Beaudoin a raconté plus tard que le Brigadier avait les larmes aux yeux. Moi aussi en l'écrivant.

J'ai suivi le second peloton au cours du deuxième semestre 1942 et le premier au cours du premier semestre 1943. Notre instructeur principal était le lieutenant Chambon, "père système" de la promotion 1939 de Saint-Cyr, doté du képi noir de l'infanterie coloniale; il avait un penchant marqué pour les longues marches de jour ou de nuit et pour la topographie et la lecture intelligente des cartes au 25 millièmes. Nous l'aimions beaucoup, et je crois qu'il nous le rendait bien.

Un jour, il nous a emmenés très loin en voitures (les 402) et fait gravir une colline inconnue et déserte. Là, il nous a distribué des feuilles de papier où ne figuraient que des courbes de niveaux et deux petites croix marquées A et B reliées par un pointillé. "Vous êtes au point A, Rendez-vous au point B dans une heure et demie pour embarquement et retour au camp" Et chacun de se tourner successivement vers les quatre coins de l'horizon, feuille à la main, pour essayer de s'orienter. Dix minutes plus tard, il n'y avait plus personne au sommet de la colline. Comme tout un chacun, j'ai soigneusement choisi mon itinéraire de descente; je m'y trouvais un peu seul et tentais de me persuader que les autres s'étaient trompés. Une heure, une heure et demie de marche dans ces collines incultes, on peut commencer à se poser quelques questions.

Tiens, voici Demorest, là à quelques pas. Nous nous rejoignons, nous marchons encore; Demorest, arrivé à l'École venant des Etats Unis, où il était professeur au département de langues romanes à l'Université de Duke, jouissait d'une réputation d'intellectuel sensé et sérieux. Nous deux, nous tromper, c'était difficile à croire. Et pourtant ! Nous avons trouvé une route, le soir tombait, nous avons trouvé un Pub au bord de la route. On a regardé avec méfiance ces deux soldats en tenue d'exercice, treillis et l'arme à la bretelle qui demandaient avec de curieux accents où ils se trouvaient, la question se lisait dans les yeux du gargottier et des clients: des parachutistes ?

Nous avons mangé et bu; nous avons pu attraper un bus pour Kidderminster et sommes arrivés tard dans la soirée à Ribbesford. Et avons raconté de merveilleuses aventures imaginaires aux copains qui rengainaient leur goguenardise.

FEVRIER 1943.

Au cours d'une manœuvre en "colonne mobile", (mobilisant toutes les motos et toutes les 402 !), j'ai dû avoir une distraction, due peut-être à la beauté de la campagne du Worcestershire, toujours est-il que j'ai méchamment encastré la roue avant de ma Matchless entre la moto de Lejeune et le Side Car occupé par Vaschalde. J'ai écopé de quatre jours de prison.

Et c'est de là, qu'on est venu me tirer pour recevoir la visite de Schneider. Il s'agit d'un adjudant bonhomme et souriant en affectation spéciale, ou en détachement comme l'on voudra, qui assurait à Londres la permanence du "scoutisme français en Grande Bretagne", On le trouvait dans le "basement" de Hanover Square, lieu de ralliement des militaires en permission et sans famille qui ne reniaient pas

leurs attaches antérieures avec le scoutisme. On le trouvait aussi dans la maison quasi campagnarde, qu'on atteignait par la "Piccadilly line "Tube", en descendant à Ealing Broadway, cette maison du jardinier de Mme Evans qui servait de "foyer" londonien aux mêmes militaires dont certains, agents du BCRA de retour d'une mission en France. (c'est là que j'ai fait la connaissance de " Hati " totemisé ainsi à cause de son gabarit imposant -de son vrai nom Rateau- qui y apparaissait à ses retours de mission).

Pourquoi cette visite intempestive de Schneider à Ribbesford ? Pour m'annoncer que Jacques-Henri avait été porté manquant trois jours plus tôt, le 13 février, au-dessus de la Somme.

Ici, mieux vaut m'abstenir de tout commentaire.

Si je m'abstiens de commentaires personnels, il vaut la peine de reproduire le rapport que fit ce jour-là, 13 février 1943, " l'Adjudant" du 340 Squadron. Il s'agit d'un officier de la R.A.F. détaché auprès du groupe français, non volant, chargé de faire aux autorités du "11th Group" le rapport journalier d'activités. L'œil de la R.A.F. en quelque sorte, que les pilotes appelaient affectueusement "Spy".

Ses rapports journaliers étaient brefs et factuels, du genre "Trois sorties, deux "Sweep" et un "Rhubarb", deux pilotes manquants, trois victoires revendiquées, deux appareils endommagés"

Son rapport du 13 février 1943, je me souviens l'avoir lu sur ce papier pelure demi format beige gris qu'imposait l'économie de guerre. Mais faute de le retrouver, je recompose ci-dessous de mémoire sa teneur:

Le C.O.[2] Sqdrn Ldr Schloesing missing au retour du sweep n° ... Plusieurs debriefings concordants disent son AC[3] vus en flammes à 35000 pieds et perdant altitude. L'impact de cette perte est tout à fait inhabituel. Non seulement les onze pilotes participants, non seulement les officiers, non seulement son mécano, mais tous les mécanos, mais aussi tout le personnel à terre, de l'aviation ou de la marine, y compris les tahitiens et même le personnel britannique de la base, tous semblent personnellement concernés et comme frappés de stupeur

MAI 1943.

Bientôt l'examen final, il est temps de sortir de l'École malgré ses charmes. La guerre n'est certes pas finie, mais elle progresse "dans le bon sens". Il y a eu la décisive bataille de Stalingrad au cours de l'hiver et le débarquement américain en Afrique du Nord en novembre dernier. Il est temps d'être opérationnel pour participer. Mais justement, en Afrique du nord, tout n'est pas clair; ce n'est pas un ralliement à la France Libre. C'est comme un Vichy bis, délocalisé à Alger avec Darlan d'abord, le Général Giraud ensuite, et la protection de Roosevelt qui n'aime pas de Gaulle. Il y a eu la conférence "de Casablanca" où une photo célèbre a été prise de deux grands généraux français debout se serrant la main, Giraud , à côté de Roosevelt assis et de Gaulle, à côté de Churchill assis. Montre-t-elle au monde un accord parfait ? Visiblement non. !

[2] C.O. = Commanding Officer (Quelle que soit l'unité, et quel que soit le grade de l'intéressé , cela désigne le patron).

[3] AC ou a/c = aircraft = appareil.

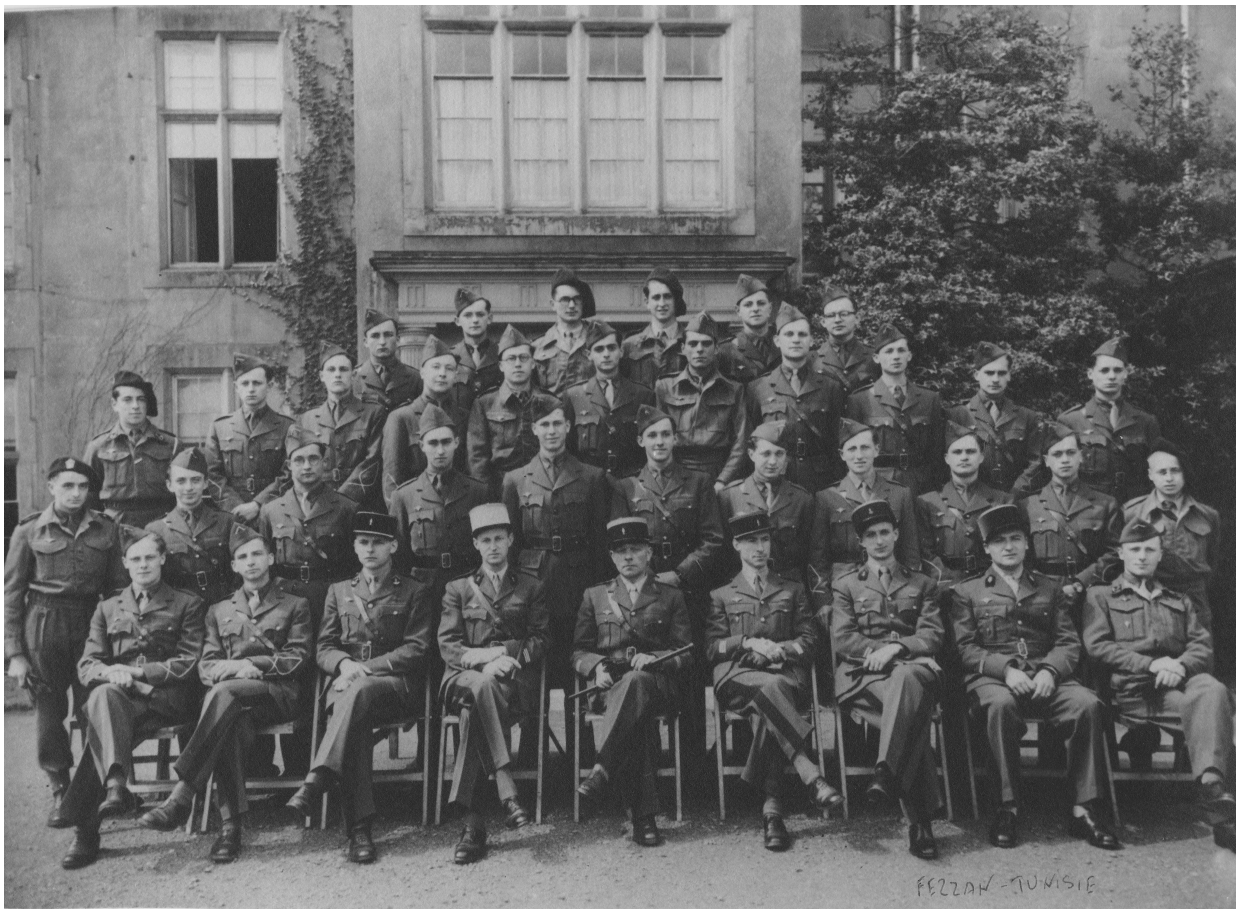
Nous, les cadets de la France Libre le ressentons avec notre foi sans partage pour le chef de la France combattante comme on l'appelle maintenant. Et certains d'entre nous voudraient manifester. C'est Diamant-Berger, notre plus farfelu camarade et délicieux poète, auteur d'un inénarrable "traité de géométrie molle" et d'autres oeuvres plus sérieuses qui trouve la solution. On va écrire à de Gaulle. Il écrit un premier jet enflammé (où il écrit que les Jeanne d'Arc sont bien entendu destinées à être brûlées !!!). Il nous le montre à Demorest et à moi, collègues de nos auditions de disques classiques dans le cimetière voisin de Ribbesford Hall. En résulte un texte assagi où nous assurons le grand Charles de notre fidélité à l'idéal intransigeant qu'il incarne et le pressons de n'accepter aucune compromission qui ternirait l'image que nous avons de cette "France Libre". Nous consultons tous les trois le commandant Beaudoin, pour ne pas être coupables au regard du règlement militaire; et ce militaire de circonstance joue parfaitement le jeu, accepte de transmettre notre lettre, avec quelques petites corrections dès lors qu'elle serait signée par tous les cadets du peloton d'élèves-aspirants. Ce qui fut fait.

La longue querelle de 1943 d'où de Gaulle est finalement sorti chef incontesté de la France en guerre aux côtés de Alliés n'a marqué que ceux qui en ont eu conscience. Elle n'a évidemment pas été mise trop en évidence par la radio de Londres, a été mal comprise en France Occupée*, et a été "oubliée" à la Libération, quand tous les Français criaient "Vive de Gaulle". Mais il faut se souvenir:

- que Darlan, dauphin de Pétain, a été, avant d'être assassiné, considéré par Eisenhower, grand chef des alliés en Afrique du Nord, comme son interlocuteur normal.
- que Roosevelt considérait de Gaulle comme un dangereux politicien ou dictateur, avec qui il voulait n'avoir rien à faire,
- que pour sauver l'indispensable entente anglo-américaine, Churchill a momentanément "oublié" qu'il avait aux pires heures de 1940, solennellement reconnu de Gaulle comme chef des Français participant à la lutte aux côtés des Alliés;
- que le général Giraud, opportunément arrivé en Afrique du Nord après son évasion d'un camp allemand, se serait bien vu à la tête des armées françaises et pourquoi pas alliées. N'avait-il pas cinq étoiles contre deux pour le Grand Charles ! Il faisait bien l'affaire de Roosevelt.

Des compromis boiteux ont vu le jour (comme la Coprésidence Giraud-de Gaulle du Comité Français pour la Libération Nationale) mais n'ont pas résisté. Giraud s'est laissé éliminer. L'union entre "France Libre" et "Afrique Française du Nord" s'est faite difficilement, mais s'est faite, sur les plans militaire et politique, sous l'autorité unique du général de Gaulle.

La promotion Fezzan-Tunisie



Sur cette photo de promotion, je reconnais:

Au premier rang, de gauche à droite : Middleton, Schloesing, Taravel, de Cabrol, Beaudoin, La Joncière; Chambon, le toubib Rosset, Lehrmann

au deuxième rang: Diamant-Berger, Jéanne, Landais, Ducros, Hainaut, Lemarinel, Berthon, Vourc'h, Witt, Brault, Vaschalde,

Au troisième rang:: Boulanger, Henry, J.Lefevre, Folliot, Lyon-Caen, Nouveau, Lejeune, Demorest, Cachera, Beadle, R.Lefebvre

Au dernier rang: Duno, Bouguen, Hulot, Anspach, D'Escrienne, Herlaut

L'examen de fin de peloton eut bientôt lieu, le jury étant cette fois-là présidé par le général Monclar (Magrin-Verneret) ex officier de légion à la réputation bien établie. C'est lui qui faisait passer, sur le terrain, l'épreuve majeure, à fort coefficient, dite de combat; il s'agissait essentiellement, après avoir reçu des indications sur la situation supposée et sur la mission donnée à une section (composée de tous les copains du peloton), de donner des ordres aux chefs de groupes et aux "hommes". Avec un début d'exécution de la manœuvre ...

Une dizaine, ou quinze jours plus tard - les résultats étant connus... et les uniformes d'officiers étant commandés - avait lieu la prise d'armes officielle à laquelle de Gaulle ne manquait pas de venir, se soustrayant pour un jour aux bureaux et aux tracas de Londres et en profitant le plus souvent pour remettre, loin de tout journaliste, une ou plusieurs Croix de la Libération, à des "Compagnons" dont le vrai nom et la physionomie bénéficiaient ainsi d'une publicité extrêmement restreinte. (Passy, Saint-Jacques, de Saint-Mars,.... Brossolette aussi je crois)

Ce jour-là, 27 mai 1943, les nouveaux compagnons s'appelaient de leur vrai nom Fourcault, René Pleven, et André Devawrin.

Sur l'allée gravillonnée menant à la façade du manoir pseudo gothique, arrivaient en colonne par trois, l'arme sur l'épaule, les deux pelotons (deux fois vingt hommes, c'est minuscule; mais l'émotion et la fierté se mesurent autrement et les miennes étaient intenses car, en tant que major de la promo, je commandais ce défilé). Le Général, suité de Beaudouin plus sanglé que jamais, nous passait en revue, puis la cérémonie des décorations .... Un peu plus tard, déjeuner exceptionnel sous la grande tente blanche dressée sur la pelouse.

Une table d'honneur avec de G. au milieu, et deux longues tables garnies de cadets. Au dessert, petit speech du général. J'en ai retenu ceci:

" Je pars demain pour Alger- .Et, l'union se fera.... Et elle se fera par le haut..... Mine de rien, le général répondait à notre lettre .... Nous étions heureux.

Plus tard, après mai 1945, les anciens cadets, ceux qui restaient -onze sur vingt-deux dans le cas de ma promo - se sont à juste titre enorgueillis des mots choisis par de Gaulle pour parler et écrire de l'école:

"*Rien ne conforte autant le chef des Français libres, que le contact de cette jeunesse, fleuron d'espoir*"

" *Mais aussi, dans son chagrin, aux pires jours de son histoire, ils ont consolé la France*".

Pour ma part, je n'ai pu me défaire de la tentation d'établir un lien entre ces mots choisis et l'épisode de notre lettre.

A "l'amphi-garnison"- un terme traditionnel de Saint-Cyr en temps de paix - nous "choisissions" non pas une garnison mais une unité combattante, à tour de rôle selon l'ordre du classement de fin de peloton. (je me demande maintenant si le choix n'était pas un peu théorique). Toujours est-il que j'ai bravement choisi, sans hésiter, sur le tableau noir répertoriant les destinations possibles "Infanterie Coloniale; 4ème Brigade, Le Caire" comme l'on fait après moi neuf autres. 4ème Brigade Le Caire, cela

laissait supposer l'appartenance à la 1ère D.F.L, l'unité combattante de la France Libre par excellence, au moins jusqu'à cette année 1943.

Comment va-t-on de Ribbesford au Caire ?

Les étapes sont l'inévitable Camp de Camberley, dans le Surrey, où l'attente peut être ponctuées de permissions à Londres, un embarquement à Liverpool (encore!), une traversée sans escale jusqu'à Suez et le train égyptien jusqu'au Caire.

Camberley.

"Old Dean Camp", c'est le dépôt des militaires français en Grande Bretagne; en attente d'affectation, en formation, etc..; un endroit où par définition on ne sait pas combien de temps il faudra attendre. Mais on s'occupe de nous. Le lieutenant Rothschild (le baron Guy) nous donne des compléments d'instruction à sa manière de cavalier très civilisé. Un adjudant au fort accent russe essaie de combler nos importantes lacunes en transmissions radio, cela va du morse à la phonie et notre oreille apprend avec peine à distinguer son "j'ecoute"(Over to you) de son -jecoupe" (Terminé).

Et Londres.

Jacques-Henri qui a ses quatre galons dorés aux manches depuis son retour de France (et qui en plaisante dans l'intimité d'un ascenseur d'hôtel : « pas mal à 23 ans ») me fait profiter de plusieurs de ses rencontres.

La grande salle de bal de Grosvenor House, le soir de la fête du 11th Group de la R.A.F. pour célébrer la Millième victoire des chasseurs du sud de l'Angleterre (Ce millième est double, la moitié est attribuée à Mouchotte). De très nombreux pilotes, viennent saluer et féliciter Jacques-Henri avec sérieux et admiration. Et moi je danse à perdre haleine, une des demoiselles (la plupart, des "W.A.A.F") me qualifie de wizzard !

Un dimanche, visite à Biggin Hill, la plus importante base du 11th Group. Là aussi retrouvailles de pilotes connus, y compris "Sailor" Malan , l'as Sud-Africain de très haut grade, qui accueille J-H. d'un "pourquoi n'êtes-vous pas resté là-bas à les poignarder dans le dos", geste à l'appui. Un peu déroutant !

Après une soirée de théâtre nous avons raté le dernier métro pour Ealing Broadway, et la recherche d'un lit dans le Centre, près du British Museum, n'a abouti que tardivement dans une petite rue. C'était un endroit un peu douteux. Les draps du grand lit étaient en satin noir; Et J.H. a entonné pour moi une chanson " Et dans le bou --- ge, j'ai suivi la fille du rou --- ge-

Un autre dimanche, nous sommes allés à la campagne, dans la très belle propriété des Laskis (Un leader et mécène du parti travailliste) qui servait de maison de convalescence pour les patients opérés à l'hôpital d'East Grinsted (Dr Mc lndoe); ces deux endroits qui allaient être fréquentés par J.-H. bien des fois (huit fois) pendant un an. Je pense avoir été présenté là à une dame anglaise que connaissait J-H. et qui avait, elle aussi, fréquenté ces deux endroits. Peut-être bien s'appelait-elle Rosemary Kerr;

* * *
* *
*